

Humour et ironie dans *La Princesse de Clèves*

par
Constant Venesoën

Selon Saint-René Taillandier, «les idées les plus graves peuvent être exprimées en images bouffonnes, et c'est même là ce qui constitue l'humour». ¹ Ou «L'humour jette un regard sur la vie, il voit qu'elle ressemble à une comédie, et il s'égaie, il songe en même temps que cette comédie est sérieuse, et il s'attriste». ²

Il va de soi que toute velléité d'humour dans *La Princesse de Clèves* n'est pas reflétée par des «images bouffonnes», même si la virtualité de telles images n'est pas exclue. Par ailleurs on peut difficilement nier que le roman de Mme de Lafayette ne prenne à l'occasion l'allure d'une comédie sérieuse. Il ne s'agit pas de s'esclaffer à sa lecture, mais de percevoir des situations ou des traits caractériels pour se rendre compte qu'un sourire de l'auteur, narquois ou ironique, en a dessiné les contours. On imagine donc volontiers un écran devant lequel se joue le drame de l'amour impossible, mais derrière lequel, comme des ombres chinoises, s'animent parfois des formes humaines, à la manière de marionnettes un peu grotesques, voire risibles.

L'objection à ces remarques préliminaires sera, bien entendu, que l'humour ou l'ironie dans ce roman ne sont finalement rien d'autre qu'une vue de l'esprit du lecteur, parce que, objectivement parlant, rien n'autorise un regard iconoclaste.

Il est vrai que la bibliographie critique de *La Princesse de Clèves* ne déborde pas de gens qui, même momentanément, semblent s'être amusés à sa lecture. La magistrale synthèse bibliographique entreprise il y quelques années par Marie Odile Sweetser ³ confirme d'ailleurs plutôt le côté éminemment grave et sérieux, sinon tragique, de la malheureuse histoire d'une princesse en mal de «repos»! Un audacieux critique, Timothy Scanlan, a osé parler jadis

des «éléments comiques dans La Princesse de Clèves», y relevant quatre minuscules exemples d'un humour discret.⁴ Le même critique s'en est cependant aussitôt excusé en nous rassurant que l'oeuvre était quand même «an otherwise gravely serious work»!

Il est vrai que la princesse est passée par tous les outrages sérieux. Consécutivement, ou simultanément, elle a été traitée de janséniste, de cornélienne, de racinienne, et, plus récemment, de féministe! Les uns s'émeuvent devant ses traits pathétiques, les autres sont attristés par son égoïsme. Qu'elle soit nubile, épouse ou veuve, elle reste peu encline, semble-t-il, à nous faire sourire, ni avec elle ni avec son histoire. Madame de Lafayette, sa mère spirituelle,⁵ n'était peut-être pas une personne gaie.

Rouvrons toutefois le dossier de cette oeuvre austère, afin d'y trouver, perdus entre les pages, comme de jolies fleurs trop vite séchées, les indices d'un trait d'esprit, d'un humour subtil, d'un clin d'oeil malicieux. N'y a-t-il nulle part quelque suave ironie qui enrobe une gestuelle risible, une situation dérisoire? En fait, l'amour en soi, dont il est si amplement question dans le roman, ne porte-t-il pas non plus, à l'occasion, le masque du sourire?

Un premier témoin à ce propos serait le bon Nicolas Boileau qui, selon Monchesnay, auteur du *Bolaena*, se serait avancé avec le cynisme qu'on lui connaît:

M. Despréaux disait que l'amour est un caractère affecté à la comédie, parce qu'au fond il n'y a rien de si ridicule que le caractère d'un amant, et que cette passion fait tomber les hommes dans une espèce d'enfance. (...) Il disait que les inégalités des amans, leurs fausses douleurs, leurs joies inquiètes, sont le plus beau champ du monde pour exercer un poète comique; mais que l'amour pris à la lettre n'était point du caractère de la tragédie, à laquelle il ne pouvait convenir qu'en tant qu'il allait jusqu'à la fureur, et par conséquent devenait passion tragique.⁶

Ces remarques, qu'elles soient de Boileau ou non, peuvent jeter une lumière moins sinistre sur les «galanteries» de tout ce petit monde amoureux qui anime *La Princesse de Clèves*, y compris la princesse, Monsieur de Nemours et Monsieur de Clèves! N'est-il pas vrai que l'inépuisable chassé-croisé galant et libertin à la cour des Valois, et auquel participent, malgré eux, les trois protagonistes évoqués, apparaît surtout comme un insatiable jeu satyriastique, calqué sur les aventures galantes que Brantôme raconta si plaisamment dans ses *Dames galantes*?⁷ Brantôme s'amuse et amuse, et son ouvrage, publié en 1666, a été reconnu comme source majeure de la nouvelle historique de Madame de Lafayette.⁸ Comment cette dernière n'aurait-elle pas été charmée et gauloisement divertie par le ton enjoué et la plume égrillarde de Brantôme? Comment ne pas être séduite par son «ironie perpétuellement amusée»?⁹ Car pour Brantôme, «...les débordements de telle 'honnête dame' apparaissent (...) comme des 'phénomènes' naturels et sous l'angle du pittoresque amusé, non celui de l'ennuyeuse morale».¹⁰ Si Brantôme constitua une lecture de choix, il y a fort à parier que l'auteur de *La Princesse de Clèves* a été sensible à ses gloussements effrontés. Relevons donc quelques exemples dans l'oeuvre de Madame de Lafayette, dignes d'être mis discrètement en parallèle avec quelque malignité ou grivoiserie brantomienne.

A propos des succès galants du duc de Nemours, on lit qu'il «avait plusieurs maîtresses, mais qu'il était difficile de deviner celle qu'il aimait véritablement» (244). Bref, un amant aussi discret et dissimulateur que prolifique! L'auteur ne cache ni son amusement ni son ironie devant cette superbe polygamie. En effet, plus loin dans le récit, elle y revient, riant sous cape:

Monsieur de Nemours avait raison, dit la reine dauphine en souriant, d'approuver que sa maîtresse allât au bal. Il y avait alors un si grand nombre de femmes à qui il donnait cette qualité que, si elles n'y fussent point venues, il y aurait eu peu de monde (272).

C'est évidemment un des passages relevés par Timothy Scanlan, ou par K. B. Kettle qui écrit à ce sujet que Madame de Lafayette «allows herself humour». ¹¹ Sans parler d'intertextualité, on pourrait dire d'ailleurs que ce profil malicieux de Nemours s'inspire de Brantôme:

Il estoit si accompli en toutes choses, et si adroit aux armes et autres vertus que les dames à l'envy volontiers l'eussent couru à force, ainsi que j'en ay veu de plus fringantes et plus chastes, qui rompoient bien leur jeusne de chasteté pour luy. ¹²

La romancière ne cherche pas à souligner la frivole immoralité des dames de Brantôme, et elle ne retient donc que la suggestivité érotique qui plane autour de celui que Brantôme appelait le

parangon de toute chevalerie: car, si jamais prince, seigneur ou gentilhomme a esté heureux en amours, ç'a esté celui-là. Il ne prenoit pas plaisir à les cacher à ses plus privez amis; si est-ce qu'à plusieurs il les a tenues si secretes qu'on les jugeoit malaisement. ¹³

En somme, Madame de Lafayette transcrit, ou adapte, la chronique de Brantôme, y apportant une réserve toute féminine. Mais c'est précisément derrière cette «adaptation» que l'on devine son propre fil humoristique ou ironique.

Comment traite-t-elle, par exemple, le thème du voyeurisme, si présent dans la nouvelle historique? Eliminons tout de suite tout parallélisme avec l'effrayant Néron de Racine. Le voyeurisme de Nemours appartient plutôt au monde aimable de la comédie. Il se cache et entend l'aveu de la princesse à son mari. Plus tard il surprend Madame de Clèves en train de rêvasser à ses amours interdites, en nouant de jolis rubans colorés autour d'une canne des Indes ayant appartenu à l'amant de ses songes. Dans les deux cas, Nemours regarde une femme qui se dénude. Moralement devant son mari. Physi-quement dans le deuxième cas, car «elle n'avait rien, sur sa

tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés» (366). Le duc jouit d'un spectacle troublant ou adorable, le regard brillant et lubrique, plus proche de Tartuffe auprès d'Elmire, ou de Dom Juan en présence d'Elvire, que de l'inquiétant héros de Racine. Madame de Lafayette, elle, observe sans doute le duc d'un oeil amusé et attendri, se souvenant combien il était courant chez les jeunes nobles dévoyés de Brantôme d'aller épier les filles un peu dévêtues:

J'ay ouy faire ce conte à feu M. de Randan: qu'une fois, estans de bons compagnons à la court ensemble, comme M. de Nemours, M. le vidame de Chartres, M. le comte de La Rochefoucault, M. de Montpezac, Givry, Genlis et autres, ne sçachans que faire, allerent voir pisser les filles un jour, cela s'entend cachez en bas et elles en haut. Il y en eut une qui pissa contre terre: je ne la nomme point... [suit la description en détail du spectacle, et dont nous faisons grâce]¹⁴

Jamais Madame de Lafayette n'aurait osé imiter une telle liesse grivoise. Elle ne retient donc que le côté ridicule d'un voyeurisme qui, chez Brantôme comme dans son propre roman, frôle la licence et le comportement infantile. Le sourire de la romancière ne saurait tarder. En effet, lorsque Nemours a entendu l'aveu de la princesse, lui si pénétrant, si parfait en toutes choses, n'a effectivement encore rien compris (!), «et ce que venait de dire Mme de Clèves ne lui donnait guère moins de jalousie qu'à son mari» (335). A vrai dire, Orgon n'était pas moins obtus, et l'image du duc de Nemours risquerait bien de donner raison à tous ceux qui ont vu dans *La Princesse de Clèves* un roman féministe!¹⁵ Un même sourire ironique, un même sens du comique en sourdine commentent la réaction de Nemours après la scène de la princesse alanguie.

Poussé néanmoins par le désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnait tout ce qu'il avait vu, il avança quelques pas, mais avec

tant de trouble qu'une écharpe qu'il avait s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. (367)

Cet amoureux maladroit s'étrangle littéralement dans l'émotion et... presque avec sa propre écharpe! La juxtaposition de la dignité du personnage et de sa gaucherie crée une rupture dans la tension dramatique, et ouvre ainsi la voie à une perception ironique, imposée par l'auteur.

Une autre virtualité comique s'attache parfois à l'imprécision suspecte des paroles, caractéristique de la prose de Madame de Lafayette. On sait que Mlle de Chartres épousera le prince de Clèves «avec moins de répugnance qu'un autre» (258). Ce trait ne manque pas de piquant puisque le mariage se mesurerait donc par degrés de répugnance. Ce qui est néanmoins plus sujet à sous-entendus presque polissons est la conversation curieuse entre Mlle de Chartres et son futur mari, Monsieur de Clèves. Il faut se souvenir que les moeurs prémaritales de l'époque n'étaient pas plus bégueules qu'aujourd'hui. «Que je connois de filles de par le monde, s'écrie l'espiègle Brantôme, qui n'ont pas porté leur pucelage au lit hymenean, mais pourtant qui sont bien instruites de leurs mères (...) de faire bonne mine à ce premier assaut,...».¹⁶ C'est sur cet arrière-fond d'une licence commune que les propos du prince et de sa future épouse acquièrent un double sens que la romancière, lectrice assidue de Brantôme, n'aurait sans doute pas démenti.

-Est-il possible, lui disait-il, que je puisse n'être pas heureux en vous épousant? Cependant il est vrai que je ne le suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne me peut satisfaire; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion que vous le seriez d'un attachement qui ne serait fondé que sur les avantages de votre fortune et non sur les charmes de votre personne. (258)

On reconnaît ici le langage de l'amant frustré: il re-proche à Mlle de Chartres sa passivité, ses froideurs, et davantage, sa frigidité. Pourtant il rend hommage aux «charmes de (sa) personne», objets de sa convoitise! Evoque-t-il une relation morale ou physique? On hésiterait à se prononcer, si ce n'était de la réponse de Mlle de Chartres, faisant plutôt allusion à quelque attouchement sexuel qu'à un innocent rapport de paroles:

-Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle; je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au delà de ce que je fais, et il me semble que la bienséance ne permet pas que j'en fasse davantage. (258)

Ce «faire» de la future princesse risque d'être lourd de conséquences, d'autant plus lourd que le prince n'hésite pas à renchérir sur son sens énigmatique:

-Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je serais content s'il y avait quelque chose au-delà; mais au lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle seule qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche ni votre inclination, ni votre coeur, et ma présence ne vous donne ni de plaisir, ni de trouble. (258)

L'imprécision relève-t-elle d'une faiblesse de style -car enfin, que de platitude dans ce «faire»!-, ou se veut-elle allusive, non sans malice, des moeurs sexuelles du beau monde, dont le bon Brantôme, lui, avait parlé en clair? Madame de Lafayette n'était peut-être pas aussi innocente qu'on l'imagine, et qui sait quel sourire s'était glissé derrière cette conversation insipide de deux amants incompatibles? Charles Dédéyan a fait remarquer que Madame de Lafayette «va supprimer ou adoucir tout ce qui lui paraît cru ou vulgaire». ¹⁷ Après Brantôme il le fallait bien, quitte à nous faire d'aimables cachotteries.

Arrêtons-nous aussi aux «transports» du duc de Nemours. Souvenons-nous que «transport», au sens figuré, est associé, selon Furetière, à la «violence des passions». A l'instant où Nemours aperçoit la princesse, presque nue (du moins dans l'optique du temps...), «à peine fut-il

maître du transport que lui donna cette vue» (366). Il est peu probable que Madame de Lafayette, compte tenu des circonstances, songe à un transport de l'âme. Il ne s'agit pas d'érotiser la scène à outrance, comme l'avait fait Michel Butor,¹⁸ mais d'en reconnaître néanmoins les velléités sensuelles. Fine mouche et fausse prude, la romancière se complaît dans les plaisirs amoureux de son personnage. Nemours «était aussi tellement hors de lui-même qu'il demeurait immobile à regarder Mme de Clèves, sans songer que les moments lui étaient précieux» (367). Il s'éloigne enfin, «le plus qu'il lui fut possible, pour n'être vu ni entendu de personne; il s'abandonna aux transports de son amour et son coeur fut tellement pressé qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes... (368-69). Mais comment ce transport se manifeste-t-il? Qu'est-ce que de *s'y abandonner*? Quelle est cette rage qui le prend, au point où il en verse quelques larmes? Madame de Lafayette ne le dit pas, car elle a trop de retenue. Mais ne rien dire, ou ne rien décrire, n'est-ce pas offrir à l'imagination du lecteur (du XVIIe siècle s'entend...) une audacieuse transposition de ce que Brantôme-encore lui avait précisé sans embarras? «...le fruit de l'amour mondain n'est autre chose que la jouissance»,¹⁹ écrivait le chroniqueur. Nemours, affreusement frustré, n'échappait pas à cette «rage d'amour», et

tout ainsi que la faim et la soif ne se peut soulager et appaiser, sinon par le manger et le boire, aussi l'amour ne se passe ny par l'ouye ny par la veue, mais par le toucher, l'embrasser, et par l'usage de Venus. A quoy le badin Diogenes Cincus rencontra badinement, mais salaudement pourtant, quand il souhaitait qu'il pust abattre sa faim en se frottant le ventre, tout ainsi qu'en se frottant la verge il passoit sa rage d'amour.²⁰

Est-ce proposer une lecture libertine? Ou prêter à Madame de Lafayette une plume descriptive volontairement imprécise, afin que la «traduction» de Brantôme puisse se faire sans heurt, et à l'ombre de l'ironie? «Honni soit qui mal y pense».

On dira, bien sûr, que nous avons l'esprit mal tourné. Ou que nous imposons une perspective comique à une situation essentiellement sérieuse. On ne passera pas sous silence la sévérité de Raymond Picard à l'endroit de quiconque osa déceler le moindre comique dans la tragédie racinienne. «Le comique et le tragique, écrivit-il, ne sont pas dans l'objet, mais dans une certaine perspective sur l'objet, dans un certain traitement; ils sont dans la représentation du regard, et non dans la chose regardée».²¹ Et de citer Baudelaire, qui avait rarement le mot pour rire: «Le comique, la puissance du rire est dans le rieur et nullement dans l'objet du rire».²² Voilà des vues bien romantiques, de part et d'autre, comme de proposer que le «procédé qui consiste à faire assister un personnage caché à une scène déterminée»²³ n'est en soi ni comique ni tragique; en fait, la scène recevrait son accentuation comique ou tragique du seul contexte dramaturgique dans lequel elle est située. Bref, Néron caché est tragique parce qu'il se meut dans un contexte tragique, tandis qu'Orgon caché est comique parce qu'il, etc. Non. Etre caché, en soi, n'est ni comique ni tragique. Si, par contre, la vie de quelqu'un en dépend—Junie, Britannicus—, la chose devient grave. Orgon, lui, est comique pour plusieurs raisons: il est sous une table, à quatre pattes. En outre, il est le type traditionnellement ridiculisé du cocu berné et obtus. Il fallait vraiment lui faire un dessin! Ce mari virtuellement trompé était sorti du raisonnable, de la vraisemblance, bref, de la normalité. Il méritait d'être trompé, et qu'on en rie! C'est dans cette optique que l'humour ou l'ironie peuvent parfois s'expliquer dans *La Princesse de Clèves*.

Georges Poulet disait que «est perçu comme ridicule, ce qui est perçu comme un hiatus incongru dans la ligne continue de notre expérience coutumière. (...) Le ridicule est donc la perception immédiate d'une perturbation soudaine dans l'ordre de la durée humaine. (...) Le comique est donc la perception d'une brisure éphémère et locale au milieu d'un monde durable et normal».²⁴ Hiatus, perturbation, brisure. La clé de la perception amusée est là, soit que l'écrivain n'en soit pas conscient, et dans ce cas il est lui-même ridicule; soit qu'il ou elle (on songe évidemment à Madame de Lafayette) maîtrise parfaitement le fil de sa narration et, sous cape, ne se défend pas de

sourire. Qu'en est-il des personnages du roman qui nous occupe?

Nemours, Dom Juan, sinon de son état, du moins de réputation. En principe, sûr de lui, tombeur des coeurs, tellement «bien fait», toujours maître de la situation, jusqu'à ce qu'il tombe amoureux de la princesse. Dès cet instant, la «ligne continue» de son domjuanisme est brisée! Il est le chasseur pris au piège, l'arroseur arrosé. L'hiatus dans la normalité de son comportement, c'est-à-dire sa volte-face psychologique, le situe malgré lui aux confins d'un contexte comique. L'aigle s'est mis à roucouler! Et notre propre perception rationnelle du personnage, orientée au début du roman par Madame de Lafayette, ne communique plus avec l'être observé. Nemours est littéralement *sorti* de son personnage officiel et, de ce fait, est devenu virtuellement ridicule. Ceci est d'autant plus vrai qu'il va désormais agir sous l'impulsion de sentiments dont la romancière condamne les désordres.

Un détail curieux coïncide (?) avec la chute du nouvel Icare. Quelques instants avant le coup de foudre fatal, on voit le duc arriver au bal où l'amour le guette sous les traits de la princesse.

Mme de Clèves acheva de danser, et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. (261)

Qu'on le veuille ou non, ce mouvement acrobatique, sans grande élégance aristocratique, exécuté par Nemours, sied assez peu à la mâle assurance du séducteur. Le visualiser dans une situation de hiatus, passant par-dessus quelques sièges, provoque une irrésistible perception comique délibérément soutenue par la romancière. Le regard posé par Madame de Lafayette sur Nemours s'est subitement illuminé d'une étincelle ironique.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule et unique fois. Lorsqu'elle le montre assis auprès de la princesse, elle le peint «avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions» (293). Nous surprenons donc le parangon de l'amour dans une attitude timorée et gauche, contrastant en tous points avec son image éblouissante de conquérant. Quelques pages plus loin, en évoquant le trouble de la princesse, la romancière observe d'un air compassé qu'«Un homme moins pénétrant que lui ne s'en fût pas aperçu; mais il avait déjà aimé tant de fois qu'il était difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimait» (298). A la bonne heure, dit-on, mais en réalité cet «homme pénétrant» devra attendre plus de soixante-dix pages avant d'être convaincu d'être aimé! «Car enfin, elle m'aime (...); elle m'aime, je n'en saurais douter» (369), s'écrie-t-il, frappé-enfin!-par une vérité qui crève les yeux. De deux choses l'une. Ou Madame de Lafayette ignore le sens du mot «pénétrant», ou elle sourit malicieusement de cette naïveté et de ces illuminations tardives. Ne revenons plus sur l'écharpe embarrassée: autre exemple typique «d'une brisure éphémère et locale» dans la dignité du personnage. Les femmes, sans doute, ont toujours aimé s'amuser de la maladresse ou de la naïveté des hommes...

Le prince de Clèves, à ce point de vue, n'a rien à envier à son rival. Les brisures ironiques dans sa normalité sautent aux yeux. On nous dit gravement que ce prince «avait une prudence (une sagesse) qui ne se trouve guère avec la jeunesse» (243), mais à peine aperçoit-il Mlle de Chartres qu'il en tombe éperdument amoureux! Il a la prudence d'un Tircis, le fanfaron dans *Mélite* de Corneille. Cet homme «prudent» négligera aussi le déplaisir de son père. Et, comble d'ironie, il promet sa générosité d'âme en cas d'infidélité de son épouse:

...la sincérité me touche d'une telle sorte que je crois que si ma maîtresse, et même ma femme, m'avouait que quelqu'un lui plût, j'en serais affligé sans en être aigri. Je quitterais le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller et pour la plaindre. (284)

Puis, quelle distance, quelle rupture entre le dire et le faire! Aussitôt que la princesse avoue son inclination en termes voilés, le prince, «hors de lui-même», «pensa mourir de douleur» (334). Il se trouve du coup «le plus malheureux homme qui ait jamais été» (334). Ce nouvel Arnolphe, ou Alceste, se transformera ensuite en un étrange Orgon, comblé dans l'ignorance de son cocuage. Au seuil de sa mort, le prince reproche à la princesse d'avoir laissé entrevoir la vérité: «Que ne me laissez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris?» (374). Le sourire se fait ici ricanement, car la comédie tourne au drame, et se souvient une fois de plus du Brantôme cynique dans «Sur les Dames qui font l'amour et leurs maris cocus»... Nous touchons à l'humour noir.

Et la princesse? Cette charmante et innocente créature, serait-elle aussi marquée par quelque ironie capricieuse de Madame de Lafayette? On sait que Valencourt, commentateur malveillant du roman, osa la comparer à Agnès de *L'Ecole des femmes*! Jean Mesnard écrit à ce propos qu'il «ne faut pas abuser du rapprochement. Mais il ne faut pas non plus le tenir sans valeur. Les deux héroïnes, l'une et l'autre d'une très grande jeunesse, passent de l'ignorance à la connaissance, de l'ingénuité à l'autorité, du silence à la parole».²⁵ Passages fulgurants que seul le rythme plus léger de la comédie tolérerait. Il y a, en effet, une énorme distance entre les premières observations de Mlle de Chartres, presque niaises à l'occasion, et le sermon chargé de profondes réflexions dont la princesse affligera Nemours dans les dernières pages du roman. La chose n'est pas comique en soi, mais elle est du moins étonnante. Ce n'est pas là toutefois que la romancière, semble-t-il, distille ses joies secrètes.

Evoquons un passage, au début du roman, où la reine dauphine s'entretient avec l'ingénue Mlle de Chartres. La reine dauphine n'est nulle autre que Marie Stuart, que la reine Elisabeth d'Angleterre fera bel et bien décapiter quelques années plus tard. C'est donc dans ce contexte tragique qu'il faut juger de la cruelle ironie des propos. La dauphine se souvient tristement des difficultés politiques qu'éprouva sa mère, Marie de Lorraine:

On dit que je lui ressemble; je crains de lui ressembler aussi par sa malheureuse destinée et, quelque bonheur qui semble se préparer pour moi, je ne saurai croire que j'en jouisse. (256)

La réponse de Mlle de Chartres ne manque pas de piquant, à son insu, bien entendu:

Mlle de Chartres dit à la reine que ces tristes pressentiments étaient si mal fondés qu'elle ne les conserverait pas longtemps, et qu'elle ne devait point douter que son bonheur ne répondît aux apparences. (256)

Il faut dire aussi que la romancière ne manque pas d'épingler la naïveté, voire l'ignorance de sa jeune héroïne qui ne comprend pas que ses rougeurs viennent de sa modestie, et non de son cœur, comme le lui explique le prince de Clèves. La dessus, «Mlle de Chartres ne savait que répondre, et ces distinctions étaient au-dessus de ses connaissances» (259). Un dernier exemple mérite qu'on s'y arrête. Un peu maladroitement sans doute, lors du tournoi, le duc de Nemours «porta son cheval contre un pillier du manège, avec tant de violence que la secousse le fit chanceler» (306). On s'affaire, on s'inquiète, «on le crut considérablement blessé» (306). C'est alors que la romancière fait appel à un procédé comique de surenchère, digne de Monsieur Jourdain qui clame que sa «fille sera marquise en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, ajoute le brave homme, je la ferai duchesse! En effet, comment réagit la princesse à l'événement? «Mme de Clèves le crut encore plus blessé que les autres» (306). Aveuglement de l'amour? Ridicule de l'hyperbole? Il semble bien que Madame de Lafayette se moque ici gentiment des craintes mélodramatiques de sa jeune héroïne.

Mais le malheur frappe: Mme de Chartres meurt et «Mme de Clèves était dans une affliction extrême» (278). C'est toutefois dans ces circonstances que l'on croyait graves, sinon tragiques, que la malice de Mme de Lafayette s'exerce sans scrupule. Le deuil de Mme de Clèves devient

le parfait faux-fuyant pour les désordres de l'amour! Le thème de la mort est ici apprivoisé par la galanterie ou l'étourderie amoureuse. La hiérarchie thématique est donc carrément inversée et, par conséquent, reçoit un avant-goût de marivaudage. Qu'on en juge. Mme de Clèves

savait que le seul moyen d'y réussir (ne donner aucune marque de son inclination pour Nemours) était d'éviter la présence de ce prince; et, comme son deuil lui donnait lieu d'être plus retirée que de coutume, elle se servit de ce prétexte pour n'aller plus dans les lieux où il la pouvait voir. Elle était dans une tristesse profonde; la mort de sa mère en paraissait la cause, et l'on n'en cherchait point d'autre. (295)

Cette plaisante dissimulation passerait sans doute inaperçue si Madame de Lafayette n'en avait pas donné un amusant signe avant-coureur. En effet, près de trente pages plus haut, Mme de Chartres racontait à sa fille les intrigues de cour et, entre autres, la trahison de la duchesse d'Estampes qui avait favorisé l'alliance du duc d'Orléans avec l'empereur Charles-Quint. Toutefois,

Cette duchesse ne jouit pas longtemps du succès de sa trahison. Peu après, M. le duc d'Orléans mourut, à Farmoutier, d'une espèce de maladie contagieuse. [suit une petite roserie sur la donnatrice de la maladie...] (...) Le hasard fit qu'elle reçut la nouvelle de la mort de son mari le même jour qu'elle apprit celle de M. d'Orléans; de sorte qu'elle eut ce prétexte pour cacher sa véritable affliction, sans avoir la peine de se contraindre. (267-68)

La veuve (ou l'orpheline...) pleure, mais qu'on se rassure: ni le mari, ni la mère ne sont en cause... La réalité ironique de tels passages est irrécusable.

En fait, jusqu'au moment de l'aveu (!), le comportement de la princesse de Clèves est celui d'une jeune femme troublée par les mystères de l'amour. Ses traits viennent de Molière, non de Racine. Elle est

rougissante et parfois fort gauche, comme lorsqu'elle «s'embarrassa dans sa robe et fit un faux pas» (348). Avant la mort du prince, elle virevolte naïvement au rythme de l'amour mutin. Il y a même des moments d'enfantillage en compagnie de Nemours, au moment où «ils résolurent de faire la lettre (du vidame) de mémoire» (328).

Ils s'enfermèrent pour y travailler; on donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne et on renvoya tous les gens de M. de Nemours. Cet air de mystère et de confidence n'était pas d'un médiocre charme pour ce prince et mesme pour Mme de Clèves. (328)

Nous frôlons la comédie quand nous voyons le plaisir que ressentent les deux amants inavoués: Mme de Clèves

ne sentait que le plaisir de voir M. de Nemours, elle en avait une joie pure et sans mélange qu'elle n'avait jamais sentie: cette joie lui donnait une liberté et un enjouement dans l'esprit que M. de Nemours ne lui avait jamais vus et qui redoublaient son amour. (328)

Fréquemment la princesse est plus façonnière que franchement malheureuse. Elle fait le plaisant apprentissage de l'amour interdit. Mais à force de jouer avec le feu, on se brûle les doigts. Le jeu vire à l'obsession, et aux premières joies cachées succèdent les peines du coeur: elle abandonne son coeur bientôt déchiré au jugement de sa raison égarée. A partir de la quatrième partie, le roman s'enlise dans le tragique de l'auto-destruction. Le sourire ou la malice de la romancière acquièrent cette fois une amertume inusitée. Madame de Lafayette ne s'amuse plus. A la rigueur, elle raille, mais ce ne sont plus que les hommes qu'elle tournent en dérision. A preuve ce Nemours à qui «l'extrémité du mal de M. de Clèves (...) ouvrit de nouvelles espérances» (373). Ou qui, séparé de la princesse, «était inconsolable; sa douleur allait au désespoir et à l'extravagance» (393); qui «pensa expirer de douleur» (394), mais pour qui, «des

années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent (la) douleur et éteignirent (la) passion» (394). Fidélité et amour de pacotille... rien de plus.

Sommes-nous parvenu à percer l'écran derrière lequel se profilent l'humour taquin, l'ironie, aimable ou cruelle, la malice, moqueuse ou railleuse, voire persifleuse?²⁶ Madame de Lafayette nous invite parfois à sourire, non à nous esclaffer. Elle n'est pas sans traits d'esprit, captés au hasard de sa lecture de Brantôme, ou-qui sait?-au contact avec la finesse d'esprit de son ami de toujours, La Rochefoucauld. Et s'il est vrai que le roman sait garder une trame de gravité, il n'en reste pas moins que ça et là une maille se relâche, une détente a lieu, une brisure de ton surprend et plaît. L'esthétique romanesque de la nouvelle exigeait, certes, quelque vérité qui, sporadiquement, absorbait aussi les ridicules des victimes de l'amour. La princesse de Clèves est peut-être aussi, après tout, une charmante tragi-comédie.

University of Western Ontario

Notes

¹Cité par F. Baldensperger, dans *Etudes d'Histoire littéraire*, «Les définitions de l'humour» (Paris: Hachette, 1907), p. 206.

²L. Ratisbonne, cité par F. Baldensperger, p. 206.

³Marie Odile Sweetser, «La Princesse de Clèves devant la critique contemporaine», *Studi Francesi*, 52 (1974), p. 13-29. Voir aussi *Lectures de Mme de Lafayette*, réunies par Maurice Laugaa, Coll. U2 (Paris: A. Colin, 1971).

⁴T. M. Scanlan, «Comic elements in *La Princesse de Clèves*», *Romance Notes*, 17 (1977), p. 281-285. Deux des exemples retenus se trouvent à la page 264 («La reine hait M. le connétable, (...). Elle sait qu'il a dit plusieurs fois au

roi que, de tous ses enfants, il n'y avait que les naturels qui lui ressemblent»), et à la page 272, sur le grand nombre de maîtresses de Nemours. T. M. Scanlan relève aussi tout l'épisode de l'imbroglio avec Mme de Tournon, dont Alain Niderst dit qu'il «serait comique sans la mort de Madame de Tournon et l'austère vertu de M. de Clèves qui le conte, et de sa femme qui l'écoute» [*La Princesse de Clèves, Le Roman paradoxal*, cité dans l'article]; enfin, l'épisode de la lettre perdue du vidame, encore que le commentateur s'empresse d'ajouter que très vite «events are catastrophic rather than amusing» (p. 284). Quoi qu'il arrive, les critiques ont peine à sourire.

Toutes nos références sont tirées de l'édition des *Romans et Nouvelles*, par Alain Niderst (Paris: Garnier, 1970). Nous indiquons la page entre parenthèses.

⁵Fidèle à la tradition, nous attribuons le roman à Madame de Lafayette. Signalons toutefois que cette attribution a été contestée dans la belle thèse de Geneviève Mouligneau, *Madame de La Fayette, romancière* (Bruxelles: Ed. de l'Université de Bruxelles, 1980). L'auteur serait en réalité Segrais. Il est vrai que Segrais, auteur des *Nouvelles françaises ou divertissements de la princesse Aurélie*, ne manque pas d'humour, ayant écrit une nouvelle comique, *Honorine, ou la coquette punie* qui, «au contraire des romans comiques ne comporte ni grossièreté ni bouffonnerie» [Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la Révolution* (Paris: A. Colin, 1967), p. 222].

⁶Voir *Oeuvres complètes de Boileau-Despréaux*, éd. Paul Chéron (Paris: Garnier Frères, 1861), p. 458, note 1.

⁷*Brantôme, Les Dames galantes*, éd. Maurice Rat (Paris: Garnier Frères, 1960).

⁸Pour un recensement des sources historiques, et l'importance de Brantôme, voir l'édition de Jean Mesnard de *La Princesse de Clèves* (Paris: Imprimerie nationale, 1980). «Brantôme reste donc le premier auteur ayant servi à documenter Mme de Lafayette pour *La Princesse de*

Clèves», écrit aussi Charles Dédéyan, *Madame de Lafayette* (Paris: SEDES, 1955), p. 121.

⁹Maurice Rat, *Op. cit.*, p. XI.

¹⁰Maurice Rat, *Ibidem*.

¹¹Voir *Madame de Lafayette, La Princesse de Clèves*, éd. K. B. Kettle (London: Macmillan, 1967), p. 187. Monsieur Kettle est un des rares qui ait reconnu les traits d'esprit («wit») dans le roman: «A further aspect of her style which scarcely appears in the paragraphs considered is the teasing note which is most commonly to be found in passages concerned with the background or with background characters, though not entirely confined to these» (p. XXI). Après une succincte analyse des frasques du vidame, et l'épisode de la lettre perdue, M. Kettle écrit: «Once we are alert to what I have just described, the same note of savouring human folly is to be found elsewhere» (Ib.).

¹²Brantôme, éd. M. Rat, p. 242.

¹³*Op. cit.*, p. 312.

¹⁴*Op. cit.*, p. 166.

¹⁵Paul Genuist, «Pour une interprétation féministe de *La Princesse de Clèves*», *PFSCCL*, 9 (1978), p. 135-149; et du même critique, «*La Princesse de Clèves* est-elle ouverte au discours féministe?», *Cahiers de littérature du XVIIe siècle*, 8 (1986), p. 231-247. Enfin, les propos de Pierre Darmon dans *Mythologie de la femme dans l'Ancienne France* (Paris: Seuil, 1983), p. 67 et ss.

¹⁶*Op. cit.*, p. 56.

¹⁷*Op. cit.*, p. 120.

¹⁸Voir *Lectures de Mme de Lafayette*, p. 297 et 303. Et les mises au point malicieuses à ce sujet par René

Pommier, dans *Explications littéraires* (Paris: SEDES, 1990), p. 53-54.

¹⁹*Op. cit.*, p. 145.

²⁰*Op. cit.*, p. 144-145.

²¹Raymond Picard, «Les tragédies de Racine: comique ou tragique?», *RHLF*, 3-4 (mai-août, 1969), p. 464.

²²*Ibidem*, note 4.

²³R. Picard, *art. cit.*, p. 468.

²⁴Georges Poulet, *Etudes sur le temps humain* (Paris: Plon, 1950), p. 82-83.

²⁵Dans l'édition citée, p. 19.

²⁶Persiflage ricaneur: Mme de Valentinois «paraissait elle-même avec tous les ajustements que pouvait avoir Mlle de la Marck, sa petite-fille, qui était alors à marier». (241) Bref, une sexagénaire s'habille comme une fille «à marier»! Encore à propos de Diane de Poitiers que Madame de Lafayette, décidément, n'aime pas: «et, quoiqu'elle n'eut plus de jeunesse ni de beauté...» (244). C'est faux, à en croire Brantôme: «J'ay veu madame la duchesse de Valentinois en l'aage de soixante-dix ans, aussi belle de face, aussi fraische et aussy aymable comme en l'aage de trente ans» (*Op. cit.*, p. 222). Sur l'entourage de la reine: «Celles qui avaient passé la première jeunesse et qui faisaient profession d'une vertu plus austère, étaient attachées à la reine. (252) Arsinoé est à l'écoute! Et à propos de Catherine de Médicis: «La jalousie est naturelle aux personnes de sa nation». (319)